

Cardinal LANGÉNIEUX

LES PÈLERINAGES

des Ouvriers français à Rome

ET LA QUESTION SOCIALE

(1885-1891)



REIMS

IMPRIMERIE DE L'ARCHEVÊCHÉ (N. MONCE, Dir.)

24, rue Pluche, 24

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1892. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre ; l'illustration a été découpée dans le document numérisé et restaurée. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après l'exemplaire numérisé par la Bibliothèque municipale de Lyon (numelyo). BmLyon | numelyo (SJ Y 24/41, 7), Licence Ouverte.

Document original : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001105567775

Version du 1er octobre 2026.

LES

PÈLERINAGES des OUVRIERS FRANÇAIS à ROME

ET LA QUESTION SOCIALE¹

Messieurs,

Y a-t-il au monde un pays qui ait été l'objet des sollicitudes du Saint-Siège au même degré que la France ? assurément non. Mais la France elle-même, à une époque quelconque de son histoire, a-t-elle jamais reçu de cet amour de prédilection des témoignages plus touchants, plus positifs, plus constants que depuis un an de la part de Léon XIII ? Nous ne le pensons pas.

Certes, la préoccupation du gouvernement pontifical pèse assez lourdement sur les épaules du Vicaire de Jésus-Christ ; les affaires générales de l'Église catholique absorbent assez le zèle apostolique, les forces, le temps de celui que Dieu a établi Pasteur des nations, pour qu'il ne s'attarde point à prodiguer des soins plus paternels à l'une d'elles, et à prendre en mains plus particulièrement ses intérêts.

N'est-ce point cependant l'attitude actuelle du Pape vis à vis de notre pays ? La France souffre, et l'Église, qui ne lui a jamais ménagé ses tendresses parce qu'elle a toujours compté sur son dévouement, s'émeut aujourd'hui du mal qui la ronge et des dangers qui la menacent, comme une mère le ferait pour le meilleur de ses enfants.

C'est qu'en effet, Messieurs, la France a été pour l'Église une fille aînée ; elle en a pris le nom parce qu'elle en a rempli la mission. La première au baptême parmi les nations chrétiennes, elle a partagé avec l'Église sa mère, les fatigues de l'apostolat, lui préparant les voies, toujours prête à faire entendre sa parole, à tirer l'épée, à

1. Allocution prononcée par Son Éminence le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, à la séance d'ouverture de l'Assemblée diocésaine des Œuvres, le jeudi 18 août 1892.

donner son or ou à verser son sang pour étendre sur la terre le règne de Jésus-Christ.

Elles sont donc justifiées, les préférences du Saint-Siège à l'égard de la France, par des siècles de fidélité et de dévouement, et elles le sont si bien, que le Pape lui aussi répète ce que nous aimons à nous dire à nous-mêmes pour relever notre espérance : « *Que l'Église a besoin de la France !* »

Les événements se sont précipités chez nous depuis quelques années, depuis dix mois surtout : le fait qui les domine tous, c'est l'intervention du Pape pour pacifier, au nom des principes supérieurs de la morale chrétienne, notre pays d'abord, que des luttes stériles de politique intérieure livrent en proie aux sectes maçonniques, et le monde du travail ensuite, dont la crise menace de bouleverser l'ordre social tout entier.

C'est à ce dernier point de vue, Messieurs, que nous voulons aujourd'hui vous parler du Pape et de son œuvre, non pas tant pour insister sur les enseignements de l'Encyclique dont nous vous avons entretenus plusieurs fois déjà, mais surtout pour refaire avec vous l'historique et la genèse de tout ce mouvement, et mettre en relief, d'abord, l'heureuse influence des pèlerinages de la France du travail sur l'esprit de Léon XIII, puis, son action toute personnelle auprès des ouvriers. Nous les lui avons fait mieux connaître : il nous a appris à les mieux aimer.

I

La question sociale, Messieurs, a toujours été, en définitive, une question de liberté pour les petits, une question de pain pour les malheureux. Elle s'est présentée sous divers aspects, selon les circonstances de temps et de lieux, mais tournant sans cesse sur le même pivot, la propriété, et perpétuant sous des noms différents le même antagonisme de classes : d'une part la multitude qui travaille, et, de l'autre, des privilégiés qui l'oublient, l'oppriment ou l'exploitent.

On peut suivre à travers les siècles les phases douloureuses et souvent tragiques de cette lutte sociale, dont les sinistres rumeurs alternent dans l'histoire avec le bruit des grandes guerres ; mais toujours, à la plainte des malheureux, a répondu la voix de l'Église ; toujours, les revendications légitimes des travailleurs ont trouvé un écho dans le cœur des Papes. Le *Misereor super turbam*, tombé des lèvres du Christ, n'a pas vieilli ; comme la justice, comme la charité, comme la vérité, il est resté et il demeure l'expression même, non seulement des sympathies intimes de l'Église de Dieu, mais de l'action sociale des pontifes romains.

Dès l'origine, ils condamnent et renversent, à force d'énergie, tout le régime économique du vieux monde romain fondé sur l'esclavage ; ils réhabilitent le travail manuel avili par le paganisme. Clément IV, Sixte IV, Jules II, Clément VII, réprouvent le droit abusif de propriété en autorisant les pauvres à cultiver, à leur profit, le tiers des domaines laissés en friche par leurs propriétaires². — Pie V proteste contre les impôts excessifs qui pèsent sur les cultivateurs³ ; il exempte de la saisie, Clément VIII et Paul V avec lui, les semences et les ins-

2. Constitution de Clément IV, 1241. Édit de Sixte IV ; — de Jules II ; *Motu proprio* de Clément VII, 1525.

3. Bulle *In cæna domini* de Pie V ; — sa Constitution du 11 octobre 1566.

truments de travail⁴ ; — Grégoire XIII et Sixte V luttent contre ceux qui accaparent les terres en ruinant la petite propriété⁵. — Benoît XIV veut que les propriétaires laissent glaner librement dans leurs champs, après les récoltes, grevant ainsi d'une servitude, au bénéfice des pauvres, la propriété individuelle⁶. — Après Alexandre III, il protège les travailleurs contre la rapacité des usuriers⁷ ; — Pie VI et Pie VII revendiquent pour le peuple le droit de vivre de la terre et prennent en main la cause de tous ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front⁸ ; en un mot, l'Église ne se contente pas de parler de justice et de charité, de répéter aux puissants du jour les sévérités de l'Évangile, de leur rappeler quelles lourdes charges pèsent sur la richesse et quelles responsabilités elle entraîne : on dirait qu'elle veut encore assurer ici-bas aux travailleurs, dans la mesure du possible, la béatitude évangélique réservée à l'autre vie.

Mais, Messieurs, l'éternel problème du labeur et du morceau de pain est entré de nos jours, avec un immense développement de l'industrie, dans une phase nouvelle et très particulière : c'est l'usine et l'ouvrier, c'est le salaire et les heures de travail, c'est l'être humain dévoré par la machine, et le foyer domestique désorganisé par la servitude du jour et de la nuit, qu'imposent, non seulement au père de famille, mais à la femme et aux enfants, la concurrence, l'avidité du gain et l'*usura vorax* dénoncée par le Pape.

Le mal est profond, les plaintes sont amères ; et, à défaut des clubs et de la presse, à défaut des congrès révolutionnaires, les grèves et la dynamite disent assez haut quelle froide audace et quelle implacable

4. *Motu proprio* de Clément VIII, 4 décembre 1600 ; — de Paul V, 19 octobre 1611.

5. Édits de Grégoire XIII ; — de Sixte V.

6. Décrets de Benoît XIV, 22 mai 1742 et 17 mai 1751.

7. Ordonnance d'Alexandre III. Encyclique *Vix pervenit* de Benoît XIV, 1^{er} novembre 1745 ; sa Constitution du 28 mars 1751.

8. *Motu proprio* de Pie VI, 25 janvier 1783 ; — de Pie VII, 15 septembre 1802.

détermination inspirent les menaces du peuple, dont la patience est à bout.

Les mêmes, qui signalaient naguère dans le cléricalisme l'ennemi du progrès et des libertés modernes, fermaient les yeux sur la crise ouvrière, et s'en allaient répétant qu'il n'y avait point de question sociale ; et voilà qu'après moins de dix ans le péril s'est affirmé avec une telle intensité que les sceptiques d'hier, contraints par la force des choses, s'avouent à eux-mêmes qu'en dehors de la religion, il n'y a pas de puissance morale capable de faire entendre une parole de sagesse dans ces débats passionnés, et de préserver des abîmes l'évolution qui s'annonce.

L'Église, Messieurs, n'a point attendu que le péril fut imminent pour prendre dans le combat social qui trouble la fin de ce siècle le rôle qui lui convenait. Sans méconnaître les droits des patrons, tout en tenant compte des nécessités de l'industrie moderne et des modifications apportées par le temps à la situation économique, elle s'est préoccupée, avec des préférences qu'elle n'avait point à dissimuler, du sort des ouvriers.

Chez nous, pour ne parler que de la France, — car la Belgique, l'Angleterre, l'Amérique, tous les pays de grande industrie ont vu surgir les mêmes initiatives au nom de la religion, — chez nous, l'Œuvre des Cercles catholiques et d'autres similaires, sous le patronage actif des Évêques, se sont vouées, avec un zèle tout apostolique, au rapprochement des classes, travaillant l'opinion publique dans la presse, provoquant de loyales discussions dans des congrès multipliés, fondant des institutions, et portant jusqu'au sein des Parlements les légitimes revendications, les doléances trop fondées, hélas ! de la famille ouvrière ; et partout le clergé est intervenu, partout il s'est fait l'apôtre du peuple, réclamant la justice, prêchant la charité, soulageant la misère.

Ces nobles efforts, certes, ne furent point stériles ; ils ont mis la question ouvrière à l'ordre du jour, ils ont rallié à la cause sacrée des

malheureux les sympathies du pays ; ils ont rappelé à une génération qui voulait les ignorer les droits du travail et les responsabilités de la richesse ; ils ont posé les bases d'une organisation morale de l'industrie ; enfin, ils ont adouci bien des haines et pansé bien des plaies, et, s'ils n'ont pas tout fait, s'ils n'ont pas vaincu le mal, c'est qu'il est immense et intimement lié à un état de choses général en face duquel l'initiative privée reste forcément impuissante.

Il fallait, pour se faire entendre de tous, une voix qui tombât de plus haut ; comme aux époques les plus critiques de l'histoire sociale, l'intervention du Pape était nécessaire ; sa parole pouvait seule prononcer le jugement indiscutable qui jetterait, au milieu du trouble des doctrines et du conflit des intérêts, la lumière des principes surnaturels ; qui fixerait les strictes obligations de la justice et les devoirs méconnus de la charité ; qui délimiterait, enfin, les attributions des pouvoirs civils et les droits respectifs des libres citoyens, associés à des titres divers dans une entreprise commune d'où doit résulter pour eux la vie de chaque jour, et pour le pays l'honneur et la prospérité nationale.

Léon XIII, Messieurs, à ce point de vue plus encore qu'à tout autre, si l'on peut dire, était un pape providentiel. Depuis longtemps déjà, sa grande âme, incarnant et dominant tout son siècle, avait devancé les événements et pressenti, avec les maux qui le tourmentent dans son déclin douloureux, l'aurore d'une ère nouvelle ; les tendances naturelles de son génie à la fois large, hardi dans ses conceptions et tenace dans sa résolution, les tendresses de son cœur l'inclinaient d'ailleurs vers ces questions sociales dont les préférés du Christ sont toujours les victimes ; ne disait-il pas, hier encore : « Je suis avec les petits, avec les humbles, avec les dépossédés que Notre Seigneur aime ! » Et alors, lentement, avec cette maturité d'action qui déconcerte parfois l'agitation fébrile de notre époque, mais qui marque les choses de l'Église d'un reflet de l'éternité, le Vicaire de Jésus-Christ instruisait la cause des travailleurs au XIX^e siècle.

L'Esprit Saint, assurément, fait son œuvre dans le monde par l'Église ; il est à la fois la lumière d'en haut qui l'éclaire, la conscience intime qui l'inspire, et les principes évangéliques, les divins enseignements du Christ, dont elle a le dépôt, sont la base immuable et nécessaire, aussi bien de la sanctification d'une âme que de la régénération morale d'une société. Mais l'action de Dieu par l'Église n'exclut point les éléments humains ; en elle, comme dans le Christ, le Verbe divin qui enseigne demande à l'homme son humble coopération ; et le Pape, avant de proclamer au nom de son magistère suprême la pensée de Dieu, en élabore l'expression dans l'étude, la réflexion et la prière.

Il était donc utile, nécessaire, de porter jusque sous les yeux du Souverain Pontife la question du travail dans sa vivante et poignante réalité ; il était nécessaire de lui faire toucher du doigt les plaies qu'il devait guérir ; il fallait le mettre à même d'entendre des patrons, d'écouter des ouvriers, de recueillir les doléances de ceux-ci, les inquiétudes de ceux-là, et d'aborder ainsi sur le vif le redoutable conflit du capital et du travail, qui se dénouerait dans le sang et dans les larmes si la voix de l'Église, par malheur, était méconnue.

Il fallait solliciter cette parole de salut, la provoquer, l'éclairer, et en même temps préparer l'opinion publique à la recevoir, et accoutumer les hommes à lever les yeux vers la sainte montagne d'où leur viendrait le secours.

C'est ainsi, par la force des choses, de cette espérance et de ce désir, qu'est née la première pensée d'un pèlerinage de la France du travail à Rome.

II

En 1885, une centaine de patrons venus des quatre coins de la France répondent à notre appel ; ils représentent des milliers d'ouvriers. Léon XIII accueille avec bonté cette députation étrange d'hommes d'affaires appartenant à cette classe aisée où la fortune, d'ordinaire, pèse légère sur des cœurs désaccoutumés de la pitié par l'excès du bien-être. Ceux-là, riches, influents, accablés déjà par les soucis de leurs propres intérêts, ont voulu regarder autour d'eux ; ils savent que leur maison s'étaie sur les mille et mille foyers de leurs ouvriers ; ils se sentent liés à ces familles ouvrières, dont ils accaparent les bras tout le jour, et souvent, hélas ! toute la nuit, par des liens moraux qui relèvent de leur conscience, et ils fléchissent sous le poids de leurs responsabilités de patrons et de chefs d'industrie.

Leurs paroles trouvent au Vatican un écho sympathique. A mesure qu'ils exposent les difficultés, les dangers de la situation, le Pape, avec un visible intérêt, pénètre dans ce monde nouveau pour lui, de l'usine et de l'atelier ; car l'ouvrier tel que l'industrie moderne l'a fait, unité isolée d'une armée anonyme, esclave de la machine, sans foyer, sans vie de famille, sans air pur, sans dimanche, ne ressemble en rien à l'artisan ou au journalier italien, et il faut l'avoir vu de près pour comprendre qu'on ait pu appeler l'usine un bagne ou un enfer.

Ce premier pèlerinage, ou plutôt cette première instruction de la cause ouvrière par le Saint-Siège fut bénie. Léon XIII, si préoccupé déjà de la question sociale, sentit grandir en son âme cette divine pitié qui troublait le cœur de Jésus en présence des malheureux ; il nous fit promettre de revenir bientôt avec des patrons et avec des ouvriers ; et la veille même du départ, avant de se séparer, tout émus encore des fortes impressions de l'audience pontificale, nos cent pèlerins juraient solennellement à Dieu et au Pape de se préoccuper, en véritables pa-

trons, dans l'acception toute paternelle du mot, du sort de leurs ouvriers.

Fidèles au rendez-vous, en 1887, nous étions de nouveau à Rome avec un groupe d'industriels qu'accompagnaient environ douze cents ouvriers, délégués des cercles, des associations, des usines de France.

Cette fois, le pèlerinage a pris les proportions d'un événement qui attire l'attention du monde catholique tout entier.

Le Pape veut loger au Vatican une centaine d'ouvriers ; il réserve à cette députation des classes laborieuses une réception solennelle. Sans doute, il aura pour chacun de paternelles condescendances, mais ces entretiens intimes ne lui suffisent plus ; il veut une affirmation officielle, si l'on peut dire, de sa pensée et de ses sentiments, et il prononce un discours dont l'écho a été porté dans tous les centres industriels :

« Grande est la joie que nous éprouvons, Très Chers Fils, en vous voyant réunis si nombreux autour de nous..... Nous vous félicitons de la part que vous prenez à l'œuvre de la régénération chrétienne du monde du travail manuel. C'est dans le retour aux principes chrétiens et aux enseignements de l'Église catholique que réside uniquement la solution des questions sociales qui vous touchent de si près.

«Alors que sa parole était mieux écoutée et obéie par les peuples, que sa liberté d'action était moins entravée, l'Église venait en aide aux travailleurs, en créant et en encourageant les grandes institutions corporatives qui ont si puissamment contribué au progrès des arts et métiers, et procuré aux ouvriers eux-mêmes une plus grande somme d'aisance et de bien-être. Et cet esprit de maternelle sollicitude, l'Église l'avait fait entrer dans les mœurs des peuples, dans les statuts et règlements des cités, dans les ordonnances et les lois des pouvoirs publics.

.....

« L'Église, Très Chers Fils, continuera à s'occuper de vous, de vos véritables intérêts, de vos légitimes revendications. Nous-même, dès

le début de notre pontificat, Nous avons pensé à vous quand Nous rappelions aux peuples les principes fondamentaux de l'ordre social. Nous avons suivi depuis, avec attention, les travaux des congrès, et Nous ne cesserons de faire, pour l'amélioration de votre sort, tout ce que notre charge et notre cœur de père pourront nous suggérer.....⁹ »

La promesse de Léon XIII, ses bontés, les impressions de ce pèlerinage rapportées en France, tout cela finit par creuser son sillon dans l'opinion publique. Le peuple fatigué des déceptions, las d'être trompé toujours, prêta peu à peu l'oreille au récit de ces choses qui l'étonnèrent d'abord, mais auxquelles bientôt il rattacha ses meilleurs souvenirs d'enfance chrétienne et l'instinctif besoin qu'il a d'espérer ; et c'est ainsi que dans la classe ouvrière, où l'ignorance religieuse, hélas ! égale souvent la misère matérielle, le Pape, jusqu'alors à peu près oublié ou méconnu, commença à rencontrer de puissantes sympathies.

Comme il arrive sur un champ de bataille que le centre de l'action se déplace, ainsi l'influence du Pape se révélait comme devant être prépondérante dans la lutte ; et déjà on pouvait dire : *Oculi omnium in te sperant, Domine !*

Ce fut donc sous cette poussée de sympathies, d'espérances et aussi de craintes, — car de jour en jour le socialisme révolutionnaire rendait plus amer et plus profond l'antagonisme des classes, — que se décida le grand pèlerinage ouvrier de 1889, qui devait être décisif.

Léon XIII voulut donner un éclat inaccoutumé à cette manifestation, à cette audience accordée par le Vicaire de Jésus-Christ au monde du travail manuel.

Jamais, en effet, princes ni seigneurs, nobles ni puissants, n'ont été comblés au Vatican d'honneurs plus grands, et surtout d'affections plus tendres, que ces ouvriers, ces délégués de la vraie démocratie française, chrétienne, loyale, ardente de foi et de patriotisme, qui

9. Allocution de N. S. Père le Pape à la réception du Pèlerinage de 1887.

fléchit bien encore sous le poids du pouvoir que les événements lui ont mis prématurément dans la main, mais qui sera, si elle le veut, l'instrument de la Providence pour le salut des sociétés modernes.

« Très Saint Père, les ouvriers qui sont aux pieds de Votre Sainteté, et tous ceux qu'ils représentent..., repoussent toute suggestion de haine contre les personnes et d'atteinte à la propriété, toute insinuation de révolte contre l'autorité, tout recours aux moyens violents pour améliorer leur sort. Ils en appellent à la justice des pouvoirs publics....., et, regardant plus loin et plus haut vers ce sommet lumineux d'où découle toute vérité, d'où est descendue toute civilisation, ils élèvent respectueusement la voix et les mains vers Vous, en qui ils vénèrent l'autorité et la paternité de Dieu, répétant le cri suppliant des apôtres au Divin Maître : *Domine, salva nos, perimus !*

« Leur espérance ne sera pas trompée. Ils savent en qui ils ont cru..... ; et, remplis d'une filiale confiance, ils osent supplier Votre Sainteté de ne point se lasser de rappeler au monde le respect des lois de la justice et du droit..., afin de garantir à l'ouvrier, dont le travail est la seule ressource, la stabilité de son foyer, la facilité de nourrir sa famille, de l'élever chrétiennement et de faire quelque épargne pour les mauvais jours¹⁰. »

C'était bien la pensée qui amenait au Vatican tous ces hommes de labeur, et c'est en ces termes que nous l'avions exprimée.

Léon XIII y répondit par une importante allocution, doctrinale déjà et toute lumineuse — que vous avez lue, Messieurs, — et qu'il voulut bien, à plusieurs reprises, appeler « la préface d'une prochaine encyclique ».

« Non, Très Chers Fils, le Vicaire de Jésus-Christ ne cessera jamais de veiller sur vous en père, de s'enquérir de vos intérêts et de les favoriser en rappelant à tous leurs devoirs respectifs et leur par-

10. Notre Adresse au Saint Père à l'audience solennelle du pèlerinage de 1889.

lant le langage de la charité¹¹. »

Pendant six semaines d'enthousiasme et de bénédictions, les trains se succédaient, amenant à Rome les divers groupes d'ouvriers de toutes provinces et de toutes industries, ceux du sol et ceux de l'usine, le mineur et l'artisan, et les audiences se répétaient, durant lesquelles chacun parlait au Pape, entre deux caresses, de son âme, de son pays, de son foyer et aussi... de son métier ; et, partout, en Italie comme en France, de la Belgique et de l'Angleterre, jusqu'en Amérique, on était attentif à ce qui se passait au Vatican entre les ouvriers et le successeur de Pierre.

Enfin l'Encyclique parut, et je n'ai point à vous redire, Messieurs, avec quelle émotion elle fut accueillie, quels sentiments de filiale reconnaissance elle inspira aux catholiques et quel respect elle imposa aux adversaires.

Il nous restait un devoir à remplir, aussi doux qu'impérieux : porter à Léon XIII l'action de grâces du peuple ouvrier !

C'était, Messieurs, l'œuvre propre du Pèlerinage de 1891, celui qu'on devait appeler le Pèlerinage des Vingt Mille ! Les autres, en 1885, en 1887, en 1889, avaient supplié, celui-là venait remercier. « Vous teniez à Nous exprimer de vive voix, disait lui-même le Souverain Pontife, votre filiale gratitude pour la parole apostolique que Nous avons récemment dite au monde en votre faveur¹². »

Vous n'avez point oublié, Messieurs, comment cette pacifique et joyeuse manifestation, si populaire en France, si sympathique au vrai peuple romain, si louable dans son but, si digne dans son évolution, fut brutalement interrompue par les menées de la maçonnerie révolutionnaire, toute-puissante en face des faiblesses du gouvernement italien. Il en coûterait trop à notre patriotisme humilié et blessé de refaire l'histoire de ces tristes journées et de dire ce que la vérité nous

11. Allocution de Léon XIII aux ouvriers français, le 20 octobre 1889.

12. Allocution du Souverain Pontife, à la réception du Pèlerinage ouvrier, le 19 septembre 1891.

obligerait à ne point taire. Il nous suffira de dégager ici la responsabilité des ouvriers français, et de constater à leur honneur que, sous le regard malveillant des Loges aux aguets, ils ont su conquérir l'estime publique, et que le prétexte malhonnête, attendu et provoqué, on n'a pu le trouver parmi les dix mille qui sont venus à Rome en 1891.

Nous ne considérons ici les événements du 2 octobre que par le côté où ils touchent à la cause des pèlerinages de la France du travail à Rome. Ils lui ont apporté le couronnement que Dieu se plaît souvent à réserver aux entreprises qu'il bénit et qu'il veut rendre fécondes : ils l'ont marqué par l'épreuve du signe divin de la Croix ; mais ils n'ont pu ni la compromettre, ni l'amoindrir.

Le but était atteint. L'Église avait fait entendre cette parole qui vient du ciel et ne retentit jamais en vain sur la terre ; elle avait pris incontestablement la direction du grand mouvement de régénération sociale qui s'élabore au déclin de ce siècle, et le Pape nous avait permis de déclarer solennellement que l'Encyclique *De conditione operarii* était la récompense des pèlerinages des ouvriers français¹³, rendant ainsi à nos chers pèlerins le plus bel hommage qu'ils eussent jamais osé ambitionner.

Non seulement la moisson était faite quand l'orage a grondé, mais la tempête révolutionnaire, qui faisait rage à la fois contre l'Église et contre la France, n'a pu que rendre plus expressive la scène inoubliable des adieux de Léon XIII.

Le défilé, ce jour-là, avait été interminable, le Pape s'attardait avec nous, plus tendre, plus paternel que jamais. Un voile de tristesse pesait sur son front, et, quand il bénissait, sa voix tremblait dans les larmes. Il se montrait père avec ses chers ouvriers de France, et ceux-ci se faisaient enfants avec le Pape, et le temps s'écoulait, sans épuiser l'inaltérable mansuétude de son cœur dans l'angoisse.

13. Notre Adresse au Saint Père dans l'audience du 19 septembre 1891. — Lettre de Sa Sainteté à Son Ém. le Cardinal de Toulouse en date du 22 octobre 1891.

Et il nous semblait qu'au surlendemain des *Hosannah* du 29 septembre, dont les échos vibraient encore sous les voûtes de Saint-Pierre, qu'après les cris de mort et les *tolle* de la veille, un autre ange, celui de la France, consolait en son Gethsémani cet autre Christ, écrasé lui aussi sous l'outrage d'un peuple abusé, auquel on avait fait répéter le *Nolumus hunc regnare super nos !*

A la fin pourtant, après cinq longues heures de causeries pleines d'abandon, de pieuses audaces, de discrètes confidences, d'empressements, d'incidents naïfs et touchants, qui feraient au tableau évangélique de Jésus au milieu des enfants le plus magnifique pendant qu'on puisse imaginer, Léon XIII a caressé le dernier des pèlerins.

C'en est fait de ces audiences ineffables où le Vicaire du Christ, descendu de la chaire de l'infailible vérité, se mêlait à la foule des petits et des humbles comme le Divin Maître pour ajouter à la force lumineuse de son enseignement l'irrésistible puissance de l'exemple. C'en est fait de ces rencontres loyales et familières du peuple avec la papauté, sublimes commentaires de l'Encyclique, où les prêtres, les patrons et tous ceux qu'on appelle « grands » sur la terre venaient apprendre du Pape comment on respecte l'ouvrier, comment il faut l'aider, comment on doit l'aimer !

Les groupes se sont rassemblés au centre de la basilique ; l'émotion est profonde, parce qu'elles sont finies toutes ces grandes choses qui, dans la ville éternelle, honoraient l'Église de Dieu et exaltaient son pontife, en réjouissant notre patriotisme et notre foi !

Léon XIII s'avance au milieu du cercle ; tout est simple, austère même dans cette séparation de la dernière heure : pas de trône, plus de gardes, plus d'honneurs !

Présenté par son patron, un pèlerin que sa mise modeste désigne comme un simple ouvrier au milieu même des autres ouvriers, s'agenouille aux pieds du Pape ; il a déjà sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur et deux médailles militaires : c'est un chrétien, un apôtre de l'usine qui veut gagner ses frères à Jésus-Christ, et Léon

XIII a pensé ennoblir toute la classe ouvrière en décorant cet humble travailleur : il le crée chevalier de Saint-Grégoire le Grand, et, de ses propres mains, attache sur la poitrine de cet enfant du peuple la croix pontificale.

Puis, longtemps, gardant dans sa main la main de l'ouvrier et la main du patron, il écoute les adieux de la France et ceux des ouvriers.

Nous lui exprimons notre reconnaissance et les regrets poignants que laisse dans nos cœurs l'interruption tragique de ce beau et consolant mouvement des pèlerinages du travail ; nous lui disons que dans l'isolement de son palais, dans l'amertume de son intolérable situation, la France catholique prie, veille et pleure avec lui ; nous lui répétons que nous l'aimons comme un père, que notre dévouement lui est acquis, et que nous sommes prêts, si Dieu le veut, à verser notre sang pour sa cause !

Alors, un grand cri retentit, qui fit passer dans nos veines un tressaillement d'enthousiasme et de sainte fierté : nos trois mille ouvriers, saisis d'un même élan de foi, émus, les larmes dans la voix, répètent le serment : *Nous le jurons !*

Le Pape, dominant son émotion, se leva ; il dit la joie que nous lui avons apportée, les douleurs qui étreignaient son âme, et il bénit « les pèlerins, tous les ouvriers de France et la France tout entière ! »

Des acclamations lui répondirent, et le captif insulté, Pierre, rentra au Vatican !

Telle est, Messieurs, la vérité sur l'œuvre des pèlerinages, que nous avons entreprise pour hâter l'heure de la régénération chrétienne du monde du travail, et qu'avec l'aide de Dieu nous avons poursuivie jusqu'au bout.

III

Elle s'achevait dans la paix comme elle avait commencée, et les voix les plus autorisées aussi bien que l'opinion publique, en France et en Italie, nous rendaient le témoignage qu'en travaillant pour la cause de la religion et pour le bien des classes laborieuses, nous avions servi, à l'étranger, par l'exemple donné, par les résultats obtenus et par l'impression produite, les intérêts de notre patrie.

La Providence, en permettant que la joie des derniers jours fut douloureusement troublée, en associant les ouvriers français à la captivité et aux douleurs du Souverain Pontife, leur réservait la mission suprême d'affirmer avec éclat, à la face du monde, qu'en dépit des déclarations intéressées de la franc-maçonnerie et de la politique, le Pape n'est pas libre, et que la question romaine reste au premier rang parmi toutes celles qui troublent cette fin de siècle.

Nos pèlerins ont eu l'intelligence de tout ce qu'il y avait de grand et de délicat dans cette mission, et ils l'ont su remplir avec une abnégation héroïque, en évitant de mêler à la pensée supérieure qui dominait les événements le souci de leurs propres personnes.

Ces hommes à l'âme virile, que nous connaissons tous, dont le cœur bondissait sous l'outrage, ont fait preuve, durant tous ces événements, d'une sagesse et d'une prudence au-dessus de tout éloge : pas un n'usa de représailles.

Ils ont puisé, dans leur foi robuste, plus que ce courage humain de légitime défense qui tient tête à l'injuste agresseur : cette force morale plus haute, cette constance des martyrs qui ne savent verser d'autre sang que le leur, parce qu'ils sont des témoins de la vérité et qu'il est des causes saintes qui triomphent par le sacrifice comme d'autres le font par l'épée.

Enfin, Messieurs, pour revenir, en terminant, à ma pensée première, si le Pape, depuis six mois, s'est tant préoccupé de la France,

si la Fille aînée de l'Église a été l'objet de sollicitudes si maternelles, ne serait-ce point, pour une part au moins, parce qu'ayant vu de plus près, en la personne des quinze ou vingt mille ouvriers de nos pèlerinages, les belles et nobles qualités de ce peuple français, loyal, dévoué, ardent, chrétien quand il n'est pas trompé ; ne serait-ce point parce qu'ayant senti battre plus près du sien, durant ces longues audiences, le cœur de la France, il a conçu plus d'amour encore pour « la très noble Nation » déjà tant aimée, chez laquelle il rencontrait de si vives affections pour sa personne et pour l'Église.

Ce serait, Messieurs, douce à notre patriotisme, une bénédiction de plus que le Ciel nous aurait accordée, et le siècle dont nous entre-voyons, à travers les contradictions de ce temps, l'aube déjà naissante, en serait redevable à nos chers ouvriers.

Si je vous ai rappelé ces choses, avant d'inaugurer les travaux de ce congrès, Messieurs, c'est sans doute pour ramener votre pensée à l'Encyclique, parce qu'elle est désormais l'évangile et le catéchisme de la question sociale, la lumière qui doit éclairer nos études, l'âme de nos œuvres, le guide de nos discussions ; mais c'est aussi pour vous remettre sous les yeux, en la personne du Pape, le type idéal d'un prêtre, d'un apôtre de la classe ouvrière dans les temps où nous vivons. C'est pour vous dire combien est tendre la sollicitude de Léon XIII pour ses chers fils les ouvriers, avec quelle constante énergie il entend les protéger ; comment à l'autel il intercédait, il implorait pour eux auprès de Dieu ; comment, le chapelet à la main, il mêlait sa prière à la leur ; comment il se faisait tout à tous avec patience, avec douceur, n'estimant pas perdues les longues heures qu'il consacrait aux audiences, ni compromise la suprême dignité pontificale qu'il inclinait paternellement jusqu'au plus humble de ces humbles ; comment il honorait le travail manuel, la souffrance, les fières délicatesses de l'infortune, de la pauvreté, du malheur ; comment il consolait ; comment il supportait ; en un mot, comment, après avoir livré son palais, il savait donner son cœur, nous laissant ainsi une leçon pra-

tique, vivante, de dévouement, d'abnégation et de charité : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Si je vous ai rappelé ces choses, c'est encore pour relever votre espérance, car si nous nous consacrons tous, avec l'émulation du zèle apostolique, aux œuvres ouvrières, c'est avec le Pape et sous sa direction. Dans le cadre modeste de notre ministère, nous prenons notre part du labeur commun, nous prêtons les mains à l'action générale de l'Église, nous perpétons au XIX^e siècle, pour la régénération sociale du monde, les grandes traditions du christianisme.

La cause est sainte, Messieurs, c'est celle du Christ, c'est celle de Dieu ; elle vaut bien nos veilles, nos fatigues et nos sacrifices !